

---

# ALBERT CAMUS

## parmi nous...

*Naturellement, lorsque nous disons qu'Albert Camus est parmi nous, cela veut simplement dire que l'écrivain est présent parmi les hommes, pour qui la qualité d'homme passe avant toutes les autres.*

*Le dixième anniversaire d'un accident absurde qui à la fois souligne la fragilité de la vie et la constance de la pensée de l'écrivain, a permis à la faune journalistique de s'ébrouer.*

*On discute Camus, on mesure Camus, on interpelle Camus, on se sert de Camus comme marche-pieds pour grimper sur un piedestale où le public vous verra mieux. Puis avec un clin d'œil malin vers l'auditoire, on lève la patte. On la lève bien de façon à ce que le pédigrée du critique qui officie soit établi sur parchemin.*

*Ces anniversaires ont quelque chose de ridicule. Ils ressemblent à ces grains de chapelet, que les chaisières tripotent machinalement en pensant à la prestance des saints peints par l'école flammande, et les littératures de s'exclaffer « Chouette à propos d'un certain Camus on va enfin parler de nous ».*

*Bien sûr quelques uns des amis d'Albert Camus réagissent de ci de là. Mais notre ami Roger Grenier peut bien écrire dans un remarquable article du « Monde » « La sympathie de Camus pour les libertaires, qui s'il l'a toujours exprimée avec discrétion, ne s'est jamais démentie », tous les petits marxistes qui salissent les feuilles des journaux dits de gauche, on ne sait pas trop pour quoi, se sont cependant déchainés « Que voulait Camus ? Que proposait Camus ? Qu'aurait fait Camus en Mai 68 ? » interrogent-ils ?*

*L'indécence, l'insolence, la platitude de certains foutriquets du journalisme nous obligent à intervenir dans le débat, alors que pour nous l'œuvre de Camus n'est pas à débiter par tranche d'un cycle chronologique mais à consulter lorsque la conjoncture économique ou sociale recoupe les jugements ou les propositions qui y sont faits.*

*Mais d'abord quelques remarques. Après son départ de « Combat » et à part une brève collaboration à « France Observateur » et à « L'Express », les articles de Camus seront rares. Il en écrira quelques uns pour une presse qui mettra en question tel ou tel de ses jugements ou de ses prises de position. Ce seront des*

*réponses, des articles de polémiques qui n'auront rien à voir avec sa sympathie ou son antipathie envers ceux qui les publieront. Les autres articles il les publiera dans une presse caractérisée. « La Révolution prolétarienne », « Le Libertaire », « Le Monde Libertaire », « Défense de l'homme », « Liberté » et surtout dans une petite revue éditée en Suisse « Témoin » où se regrouperont autour de lui des libertaires comme Proudhonmaux ou Proix, des pacifistes comme des socialistes humanistes comme Sillone, des syndicalistes révolutionnaires, etc...*

*Voilà quel fut le milieu politique, disons plutôt idéologique dont s'entoura Albert Camus. Nous le vîmes dans des meetings organisés par le mouvement libertaire espagnol en exil, dans les fêtes du « libertaire », dans les prétoires de justice pour défendre nos camarades poursuivis par le gouvernement.*

*Naturellement, il ne s'agit pas de transformer Albert Camus en militant anarchiste distributeur de tracts, colleur d'affiches ou théoricien de l'anarchie. Camus fut un écrivain humaniste. Son engagement total en faveur de l'homme le porta tout naturellement vers ceux qui entendaient organiser la vie collective en conservant l'homme comme l'unité de toute chose. Et c'est la raison qui le conduisit après avoir dénoncé le socialisme césarien, hérité du marxisme à remettre son espoir dans le syndicalisme révolutionnaire et libertaire.*

*Juchés sur les talons rouges de leurs chaussures, Louis XV, les esprits distingués de la gauche crypto-marxiste se sont posés des questions sur Albert Camus. Effaçons-nous et laissons le soin à Albert Camus de leur répondre.*

**La Rédaction**

*Dans un texte extrait Albert Camus analyse et trace les limites de la Révolte. A partir du nihilisme, il débouche sur la mesure qui renforce la justification de l'acte. L'homme refuse la légitimation du meurtre même lorsqu'il l'accomplit. Il n'est alors ni complètement coupable ni entièrement innocent. C'est la position de tous les libertaires à quelque tendance qu'ils appartiennent.*

Le crime irrationnel et le crime rationnel, en effet, trahissent également la valeur mise au jour par le mouvement de révolte. Et d'abord le premier. Celui qui nie tout et s'autorise à tuer, Sade, le dandy meurtrier, l'Unique impitoyable Karamazov, les zéloteurs du brigand déchaîné, le surréaliste qui tire dans la foule, revendiquent en somme la liberté totale, le déploiement sans limites de l'orgueil humain. Le nihilisme confond dans la même rage créateur et créatures. Supprimant tout principe d'espoir, il rejette toute limite et, dans l'aveuglement d'une indignation qui n'aperçoit même plus ses raisons, finit par juger qu'il est indifférent de tuer ce qui, déjà, est voué à la mort.

Mais ses raisons, la reconnaissance mutuelle d'une destinée commune et la communication des hommes entr'eux, sont toujours vivantes. La révolte les proclamait et s'engageait à les servir. Du même coup, elle définissait, contre le nihilisme, une règle de conduite qui n'a pas besoin d'attendre la fin de l'histoire pour éclairer l'action et qui, pourtant, n'est pas formelle. Elle faisait, au contraire de la morale jacobine, la part de ce qui échappe à la règle et à la loi. Elle ouvrait les chemins d'une morale qui, loin d'obéir à des principes abstraits, ne les découvre qu'à la chaleur de l'insurrection, dans le mouvement incessant de la contestation. Rien n'autorise à dire que ces principes ont été éternellement, rien ne sert de déclarer qu'ils seront. Mais ils sont, dans le temps même où nous sommes. Ils nient avec nous, et tout au long de l'histoire, la servitude, le mensonge et la terreur.

Il n'y a rien de commun en effet entre un maître et un esclave, on ne peut parler et communiquer avec un être asservi. Au lieu de ce dialogue implicite et libre par lequel nous reconnaissons notre ressemblance et consacrons notre destinée, la servi-

tude fait régner le plus terrible des silences. Si l'injustice est mauvaise pour le révolté, ce n'est pas en ce qu'elle contredit une idée éternelle de la justice, que nous ne savons où situer, mais en ce qu'elle perpétue la muette hostilité qui sépare l'opresseur de l'opprimé. Elle tue le peu d'être qui peut venir au monde par la complicité des hommes entr'eux. De la même façon, puisque l'homme qui ment se ferme aux autres hommes, le mensonge se trouve proscrit et, à un degré plus bas, le meurtre et la violence, qui imposent le silence définitif. La complicité et la communication découvertes par la révolte ne peuvent se vivre que dans le libre dialogue. Chaque équivoque, chaque malentendu suscite la mort ; le langage clair, le mot simple, peut seul sauver de cette mort. Le sommet de toutes les tragédies est dans la surdité des héros. Platon a raison contre Moïse et Nietzsche. Le dialogue à hauteur d'homme coûte moins cher que l'évangile des religions totalitaires, monologué et dicté du haut d'une montagne solitaire. A la scène comme à la ville, le monologue précède la mort. Tout révolté, par le seul mouvement qui le dresse face à l'opresseur, plaide donc pour la vie, s'engage à lutter contre la servitude, le mensonge et la terreur et affirme, le temps d'un éclair, que ces trois fléaux font régner le silence entre les hommes, les obscurcissent les uns aux autres et les empêchent de se retrouver dans la seule valeur qui puisse les sauver du nihilisme, la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin.

Le temps d'un éclair. Mais cela suffit, provisoirement, pour dire que la liberté la plus extrême, celle de tuer, n'est pas compatible avec les raisons de la révolte. La révolte n'est nullement une revendication de liberté totale. Au contraire, la révolte fait le procès de la liberté totale. Elle conteste justement le pouvoir illimité qui autorise un supérieur à violer la frontière interdite. Loin de revendiquer une indépendance générale, le révolté veut qu'il soit reconnu que la liberté a ses limites partout où se trouve un être humain, la limite étant précisément le pouvoir de révolte de cet être. La raison profonde de l'intransigeance révoltée est ici. Plus la révolte a conscience de revendiquer une juste limite, plus elle est inflexible. Le révolté exige sans doute une certaine liberté pour lui-même ; mais en aucun cas, s'il est conséquent, le droit de détruire l'être et la liberté de l'autre. Il n'humilie personne. La liberté qu'il réclame, il la revendique pour tous ; celle qu'il refuse, il l'interdit à tous. Il n'est pas seulement esclave contre maître, mais

aussi homme contre le monde du maître et de l'esclave. Il y a donc, grâce à la révolte, quelque chose de plus dans l'histoire que le rapport maîtrise et servitude. La puissance illimitée n'y est pas la seule loi. C'est au nom d'une autre valeur que le révolté affirme l'impossibilité de la liberté totale en même temps qu'il réclame pour lui-même la relative liberté, nécessaire pour reconnaître cette impossibilité. Chaque liberté humaine, à sa racine la plus profonde, est ainsi relative. La liberté absolue, qui est celle de tuer, est la seule qui ne réclame pas en même temps qu'elle-même ce qui la limite et l'oblitére. Elle se coupe alors de ses racines, elle erre à l'aventure, ombre abstraite et malfaisante, jusqu'à ce qu'elle s' imagine trouver un corps dans l'idéologie.

Il est donc possible de dire que la révolte, quand elle débouche sur la destruction, est illogique. Réclamant l'unité de la condition humaine, elle est force de vie, non de mort. Sa logique profonde n'est pas celle de la destruction ; elle est celle de la création. Son mouvement, pour rester authentique, ne doit abandonner derrière lui aucun des termes de la contradiction qui le soutient. Il doit être fidèle au oui qu'il contient en même temps qu'à ce non que les interprétations nihilistes isolent dans la révolte. La logique du révolté est de vouloir servir la justice pour ne pas ajouter à l'injustice de la condition, de s'efforcer au langage clair pour ne pas épaissir le mensonge universel et de parier, face à la douleur des hommes, pour le bonheur. La passion nihiliste, ajoutant à l'injustice et au mensonge, détruit dans sa rage son exigence ancienne et s'enlève ainsi les raisons les plus claires de sa révolte. Elle tue, folle de sentir que ce monde est livré à la mort. La conséquence de la révolte, au contraire, est de refuser sa légitimation au meurtre puisque, dans son principe, elle est protestation contre la mort.

*Camus a justifié la révolte, dénoncé la révolution césarienne. Aux intellectuels marxistes et sartriens qui lui demandent « Mais que voulez-vous Monsieur Camus ? » il va répondre d'une voix claire que ces sourds par profession n'entendront jamais.*

Quant à savoir si une telle attitude trouve son expression politique dans le monde contemporain, il est facile d'évoquer, et

ceci n'est qu'un exemple, ce qu'on appelle traditionnellement le syndicalisme révolutionnaire. Ce syndicalisme même n'est-il pas inefficace ? La réponse est simple : c'est lui qui, en un siècle, a prodigieusement amélioré la condition ouvrière depuis la journée de seize heures jusqu'à la semaine de quarante heures. L'Empire idéologique, lui, a fait revenir le socialisme en arrière et détruit la plupart des conquêtes du syndicalisme. C'est que le syndicalisme partait de la base concrète, la profession, qui est à l'ordre économique ce que la commune est à l'ordre politique, la cellule vivante sur laquelle l'organisme s'édifie, tandis que la révolution césarienne part de la doctrine et y fait entrer de force le réel. Le syndicalisme, comme la commune, est la négation au profit du réel, du centralisme bureaucratique et abstrait. La révolution du XX<sup>e</sup> siècle, au contraire, prétend s'appuyer sur l'économie, mais elle est d'abord une politique et une idéologie. Elle ne peut, par fonction, éviter la terreur et la violence faite au réel. Malgré ses prétentions, elle part de l'absolu pour modeler la réalité. La révolte, inversement, s'appuie sur le réel pour s'acheminer dans un combat perpétuel vers la vérité. La première tente de s'accomplir de haut en bas, la seconde de bas en haut. Loin d'être un romantisme, la révolte, au contraire, prend le parti du vrai réalisme. Si elle veut une révolution, elle la veut en faveur de la vie, non contre elle. C'est pourquoi elle s'appuie d'abord sur les réalités les plus concrètes, la profession, le village, où transparaisent l'être, le cœur vivant des choses et des hommes. La politique, pour elle, doit se soumettre à ces vérités. Pour finir, lorsqu'elle fait avancer l'histoire et soulage la douleur des hommes, elle le fait sans terreur, sinon sans violence, et dans les conditions politiques les plus différentes.

Mais cet exemple va plus loin qu'il ne paraît. Le jour, précisément, où la révolution césarienne a triomphé de l'esprit syndicaliste et libertaire la pensée révolutionnaire a perdu, en elle-même, un contrepoids dont elle ne peut, sans déchoir, se priver. Ce contrepoids, cet esprit qui mesure la vie, est celui-là même qui anime la longue tradition de ce qu'on peut appeler la pensée solaire et où, depuis les Grecs, la nature a toujours été équilibrée au devenir. L'histoire de la première Internationale où le socialisme allemand lutte sans arrêt contre la pensée libertaire des

Français, des Espagnols et des Italiens, est l'histoire des luttes entre l'idéologie allemande et l'esprit méditerranéen. La commune contre l'Etat, la société concrète contre la société absolutiste, la liberté réfléchie contre la tyrannie rationnelle, l'individualisme altruiste enfin contre la colonisation des masses, sont alors les antinomies qui traduisent, une fois de plus la longue confrontation entre la mesure et la démesure qui anime l'histoire de l'Occident, depuis le monde antique. Le conflit profond de ce siècle ne s'établit peut-être pas tant entre les idéologies allemandes de l'histoire et la politique chrétienne, qui d'une certaine manière sont complices, qu'entre les rêves allemands et la tradition méditerranéenne, les violences de l'éternelle adolescence et la force virile, la nostalgie, exaspérée par la connaissance et les livres, et le courage durci et éclairé dans la course de la vie ; l'histoire enfin et la nature. Mais l'idéologie allemande est en ceci une héritière. En elle s'achèvent vingt siècles de vaine lutte contre la nature au nom d'un dieu historique d'abord et de l'histoire divinisée ensuite. Le christianisme sans doute n'a pu conquérir sa catholicité qu'en assimilant ce qu'il pouvait de la pensée grecque. Mais lorsque l'Eglise a dissipé son héritage méditerranéen, elle a mis l'accent sur l'histoire au détriment de la nature, fait triompher le gothique sur le roman et, détruisant une limite en elle-même, elle a revendiqué de plus en plus la puissance temporelle et le dynamisme historique. La nature qui cesse d'être objet de contemplation et d'admiration ne peut plus être ensuite que la matière d'une action qui vise à la transformer. Ces tendances, et non les notions de médiation qui auraient fait la force du christianisme, triomphent dans les temps modernes, et contre le christianisme lui-même, par un juste retour des choses. Que Dieu en effet soit expulsé de cet univers historique et l'idéologie allemande naît où l'action n'est plus perfectionnement mais pure conquête, c'est-à-dire tyrannie.

Mais l'absolutisme historique, malgré ses triomphes, n'a jamais cessé de se heurter à une exigence invincible de la nature humaine dont la Méditerranée, où l'intelligence est sœur de la dure lumière, garde le secret. Les pensées révoltées, celles de la Commune ou du syndicalisme révolutionnaire, n'ont cessé de nier cette exigence à la face du nihilisme bourgeois comme à celle du socialisme césarien. La pensée autoritaire, à la faveur de trois guerres et grâce à la destruction physique d'une élite de révoltés, a sub-

mergé cette tradition libertaire. Mais cette pauvre victoire est provisoire, le combat dure toujours. L'Europe n'a jamais été que dans cette lutte entre midi et minuit. Elle ne s'est dégradée qu'en désertant cette lutte, en éclipsant le jour par la nuit. La destruction de cet équilibre donne aujourd'hui ses plus beaux fruits. Privés de nos médiations, exilés de la beauté naturelle, nous sommes à nouveau dans le monde de l'Ancien Testament, coincés entre des Pharaons cruels et un ciel implacable.

*Pour Camus l'attitude des intellectuels de gauche à la remorque du Césarisme est insupportable. C'est celle de faux apôtres qui se livrent au mensonge permanent et qui éternellement « mettront leur fauteuil dans le sens de l'histoire » et qui se justifient en se livrant à un chantage permanent, à des mythes aliénés.*

«... Bien entendu, se dire révolutionnaire et refuser par ailleurs la peine de mort, la limitation des libertés et la guerre c'est ne rien dire. Ne disons donc rien, provisoirement, sinon que se dire révolutionnaire et exalter la peine de mort, la suppression des libertés et la guerre, c'est dire seulement qu'on est réactionnaire, au sens le plus objectif de ce mot. Et c'est parce que les révolutionnaires contemporains ont accepté ce langage que nous vivons aujourd'hui universellement une histoire réactionnaire. Pour un temps encore inconnu, l'histoire est faite par des puissances de police et des puissances d'argent contre l'intérêt des peuples et la vérité de l'homme. Mais peut-être est-ce pour ces raisons que l'espoir est permis. Puisque nous ne vivons plus les temps révolutionnaires, apprenons au moins à vivre le temps des révoltés. Savoir dire non, s'efforcer chacun à notre place de créer les valeurs vivantes dont aucune rénovation ne pourra se passer, maintenir ce qui vaut de l'être, préparer ce qui mérite de vivre, s'essayer au bonheur pour que le goût terrible de la justice en soit adouci, ce sont là des motifs de renouveau et d'espoir.

«...Il y a un chantage, qui, désormais, n'aura plus cours. Il y a des mystifications que, désormais, nous dénoncerons rudement. Nous refuserons de croire plus longtemps que le christianisme

des salons et des ministères puisse oublier impunément le christianisme des prisons. Mais parce que des gouvernements chrétiens ont la vocation de la complicité nous n'oublierons pas que le marxisme est une doctrine d'accusation dont la dialectique ne triomphe que dans l'univers des procès. Et nous appellerons concentrationnaire ce qui est concentrationnaire. même le socialisme.

« Nous savons que notre société repose sur le mensonge. Mais la tragédie de notre génération est d'avoir vu, sous les fausses couleurs de l'espoir, un nouveau mensonge se superposer à l'ancien. Du moins, rien ne nous contraint plus à appeler sauveurs les tyrans et à justifier le meurtre de l'enfant par le salut de l'homme. Nous refuserons de croire ainsi que la justice puisse exiger, même provisoirement, la suppression de la liberté. A les en croire, les tyrannies sont toujours provisoires. On nous explique qu'il y a une grande différence entre la tyrannie réactionnaire et la tyrannie progressiste. Il y aurait ainsi des camps de concentration qui vont dans le sens de l'histoire et un système de travail forcé qui suppose l'espérance. A supposer que cela fût vrai, on pourrait au moins s'interroger sur la durée de cet espoir. Si la tyrannie, même progressiste, dure plus d'une génération, elle signifie pour des millions d'hommes une vie d'esclave, et rien de plus. Quand le provisoire couvre le temps de la vie d'un homme, il est pour cet homme le définitif. Au reste, nous sommes ici dans le sophisme. La justice ne va pas sans le droit et il n'y a pas de droit sans libre expression de ce droit. Cette justice pour laquelle une foule d'hommes aujourd'hui meurent ou font mourir, on ne peut en parler avec tant de hauteur que parce qu'une poignée d'esprits libres lui ont conquis, à travers l'histoire, le droit de s'exprimer. Je fais ici l'apologie de ceux qu'on appelle avec mépris des intellectuels ».

*Se refuser à tout chantage, à commencer par celui de l'histoire et de ses monstres sacrés n'empêche pas Albert Camus de juger. En particulier il va le faire dans un article publié par le « libertaire » à la suite d'une controverse à propos de « L'homme Révolté ».*

On comprend maintenant que j'ai été tenté, en ce qui concerne Bakounine, de mettre un accent grave sur ses déclarations

nihilistes. Ce n'est pas que j'aie manqué d'admiration pour ce prodigieux personnage. J'en manquais si peu que la conclusion de mon livre se réfère expressément aux fédérations française, jurassienne et espagnole de la 1<sup>re</sup> Internationale, qui étaient en partie bakouninistes. J'en manque si peu que je suis persuadé que sa pensée peut utilement féconder une pensée libertaire rénovée et s'incarner dès maintenant dans un mouvement dont les militants de la C.N.T. et du syndicalisme libre, en France et en Italie, attestent en même temps la permanence et la vigueur.

Mais c'est à cause de cet avenir dont l'importance est incalculable, c'est parce que Bakounine est vivant en moi comme il l'est dans notre temps que je n'ai pas hésité à mettre au premier plan les préjugés nihilistes qu'il partageait avec son époque. Ce faisant, il me semble, malgré Leval, que j'ai finalement rendu service au courant de pensée dont Bakounine est le grand représentant. Cet infatigable révolutionnaire savait lui-même que la vraie réflexion va sans cesse de l'avant et qu'elle meurt à s'arrêter, fût-ce dans un fauteuil, une tour ou une chapelle. Il savait que nous ne devons jamais garder que le meilleur de ceux qui nous ont précédés. Le plus grand hommage, en effet, que nous puissions leur rendre consiste à les continuer et non à les consacrer : c'est par la déification de Marx que le marxisme a péri. La pensée libertaire, à mon sens, ne court pas ce risque. Elle a, en effet, une fécondité toute prête à condition de se détourner sans équivoque de tout ce qui, en elle-même et aujourd'hui encore, reste attaché à un romantisme nihiliste qui ne peut mener nulle part. C'est ce romantisme que j'ai critiqué, il est vrai, et je continuerai de le critiquer, mais c'est cette fécondité qu'ainsi j'ai voulu servir.

*Enfin ce texte merveilleux que pas un de nous ne se refuserait de signer et qui définit la permanence de la Révolte qui est le moteur de l'humanité.*

On comprend alors que la révolte ne peut se passer d'un étrange amour. Ceux qui ne trouvent de repos ni en Dieu ni en l'histoire se condamnent à vivre pour ceux qui, comme eux, ne peuvent pas vivre : pour les humiliés. Le mouvement le plus pur

de la révolte se couronne alors du cri déchirant de Karamazov : s'ils ne sont pas tous sauvés, à quoi bon le salut d'un seul ! Ainsi, des condamnés catholiques, dans les cachots d'Espagne, refusent aujourd'hui la communion parce que les prêtres du régime l'ont rendue obligatoire dans certaines prisons. Ceux-là aussi, seuls témoins de l'innocence crucifiée, refusent le salut, s'il doit être payé de l'injustice et de l'oppression. Cette folle générosité est celle de la révolte, qui donne sans tarder sa force d'amour et refuse sans délai l'injustice. Son honneur est de ne rien calculer, de tout distribuer à la vie présente et à ses frères vivants. C'est ainsi qu'elle prodigue aux hommes à venir. La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.

La révolte prouve par là qu'elle est le mouvement même de la vie et qu'on ne peut la nier sans renoncer à vivre. Son cri le plus pur, à chaque fois, fait se lever un être. Elle est donc amour et fécondité, ou elle n'est rien. La révolution sans honneur, la révolution du calcul qui, préférant un homme abstrait à l'homme de chair, nie l'être autant de fois qu'il est nécessaire, met justement le ressentiment à la place de l'amour. Aussitôt que la révolte, oublieuse de ses généreuses origines, se laisse contaminer par le ressentiment, elle nie la vie, court à la destruction et fait se lever la cohorte ricanante de ces petits rebelles, graine d'esclaves, qui finissent par s'offrir, aujourd'hui, sur tous les marchés d'Europe, à n'importe quelle servitude. Elle n'est plus révolte ni révolution, mais rancune et tyrannie. Alors, quand la révolution, au nom de la puissance et de l'histoire, devient cette mécanique meurtrière et démesurée, une nouvelle révolte devient sacrée, au nom de la mesure et de la vie. Nous sommes à cette extrémité. Au bout de ces ténèbres, une lumière pourtant est inévitable que nous devons déjà et dont nous avons seulement à lutter pour qu'elle soit. Par delà le nihilisme, nous tous, parmi les ruines, préparons une renaissance. Mais peu le savent.

## Roger Grenier

a publié aux Editions Gallimard

LE ROLE D'ACCUSE (essai)

LES MONSTRES (roman)

LIMELIGHT (roman)

LES EMBUSCADES (roman)

LA VOIE ROMAINE (roman)

LE SILENCE (nouvelles)

LE PALAIS D'HIVER (roman)